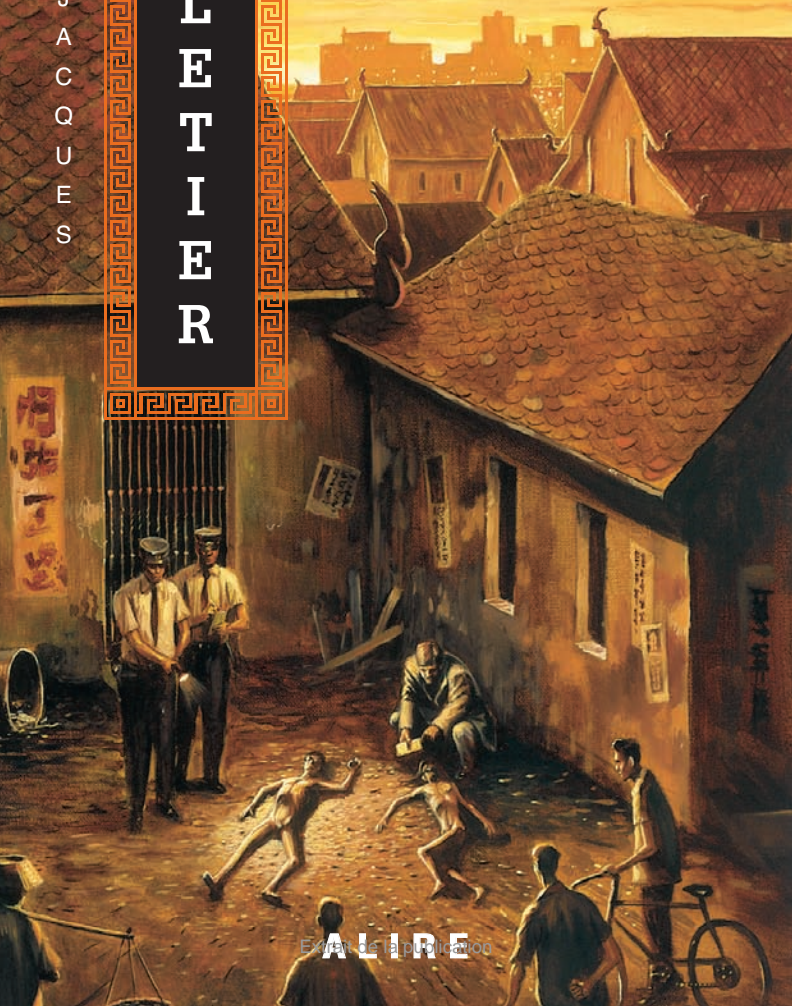


J E A N - J A C Q U E S

P E L L E T I E R

LA CHAIR DISPARUE



ALIRE

À PROPOS DE *LA CHAIR DISPARUE...*

« DANS SON ÉCLATEMENT KALÉIDOSCOPIQUE,
CET ÉBLOUISSANT THRILLER TRADUIT
ADMIRABLEMENT CETTE FIN DE SIÈCLE
OÙ L'INDIVIDU TOUT ENTIER
— SA CHAIR, SON SANG ET SON ÂME —
EST LIVRÉ AU CHAOS. »

Ici

« UNE MÉCANIQUE DE PRÉCISION AUX
ROUAGES PARFAITEMENT HUILÉS [...]
RIEN NE MANQUE, MÊME PAS L'HUMOUR,
DÉCAPANT EN PLUS D'UNE OCCASION. »

Le Devoir

« LES INTRIGUES PULLULENT, LES DOMAINES
TOUCHÉS ABONDENT [...] TOUT COMME
L'HUMOUR. IMPRESSIONNANT ! »

Le Soleil

« UNE FRESQUE PASSIONNANTE [...]
DES HEURES ET DES HEURES DE
GRANDS PLAISIRS DE LECTURE. »

SRC – Indicatif Présent

« [...] LA PREMIÈRE TRANCHE D'UNE ŒUVRE
QUADRIPARTITE FOLLEMENT AMBITIEUSE. »

La Presse

« AMBITIEUX ET CAPTIVANT, PARFOIS DRÔLE
[...] LE ROMAN DE PELLETIER ENFLAMME
NOTRE IMAGINATION. »

Voir – Montréal

« UNE HISTOIRE DE MEURTRES ET DE TRAFIC
D'ORGANES COMME ON LES AIME,
QUI TOUTEFOIS DÉBORDE LES LIMITES
HABITUELLES DU THRILLER. »

Voir – Québec

« PLUS QU'UN SIMPLE ROMAN POLICIER OU
D'ESPIONNAGE, BIEN PLUS QU'UN EXCELLENT
THRILLER, VOICI UN COMMENTAIRE SUR LE
MONDE DE NOTRE TEMPS. »

Nuit blanche

« REMARQUABLEMENT AMBITIEUX ET PORTÉ
PAR UN TRÈS LARGE SOUFFLE. »

La Tribune

« UN SUSPENSE À LA FOIS PASSIONNANT ET
COMPLEXE. »

Progrès-dimanche

« VOILÀ UN THRILLER D'UNE RARE INTENSITÉ. »

Impact Campus

« LES AMATEURS DE THRILLERS PUISSANTS
VONT ÊTRE RAVIS. »

Le Peuple

LA CHAIR DISPARUE

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE -1

DU MÊME AUTEUR

L'Homme trafiqué. Roman.

Longueuil: Le Préambule, 1987. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 031, 2000.

L'Homme à qui il poussait des bouches. Roman.

Québec: L'instant même, 1994.

La Femme trop tard. Roman.

Montréal: Québec/Amérique, Sextant 7, 1994. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 048, 2001.

Caisse de retraite et placements [C. NORMAND]. Essai.

Montréal: Sciences et Cultures, 1994.

Blunt – Les Treize Derniers Jours. Roman.

Beauport: Alire, Romans 001, 1996.

L'Assassiné de l'intérieur. Nouvelles.

Québec: L'instant même, 1997.

Les Gestionnaires de l'apocalypse

1- *La Chair disparue*. Roman.

Beauport: Alire, Romans 021, 1998.

Lévis: Alire, GF, 2010.

2- *L'Argent du monde*. Roman. (2 volumes)

Beauport: Alire, Romans 040/041, 2001.

Lévis: Alire, GF, 2010.

3- *Le Bien des autres*. Roman. (2 volumes)

Lévis: Alire, Romans 072/073, 2003/2004.

Lévis: Alire, GF (printemps 2011).

4- *La Faim de la Terre*. Roman. (2 volumes)

Lévis: Alire, Romans 130/131, 2009.

Lévis: Alire, GF (automne 2011).

LA CHAIR DISPARUE

JEAN-JACQUES PELLETIER



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉRIC PICHÉ

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

ZI. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 4^e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 ÉDITIONS ALIRE INC. & JEAN-JACQUES PELLETIER

35^e MILLE

*À Christian Moquin,
être multiple s'il en fut.
La brièveté de son existence n'a eu d'égale
que la richesse de ses vies parallèles.*

« Quand le mépris pour la politique se généralise
et que la confiance dans les institutions disparaît,
Quand les appartenances se dissolvent et que
l'intérêt personnel devient la seule motivation,
Quand l'économie souterraine prolifère et que
la débrouillardise est la principale vertu,
Alors une société est prête à tomber entre les
mains de toutes les mafias. Le processus est iné-
vitable.
Nous allons civiliser ce processus. Le rationaliser.
Nous tenons là une occasion d'enrichissement
unique dans l'histoire de l'humanité.
Nous allons gérer l'apocalypse. »

Leonidas Fogg

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Certains lieux, certaines institutions et certains personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité.

Toutefois, les événements qui y sont racontés, de même que les actions et les paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

TABLE DES MATIÈRES

1996

Prologue	3
Les résidus	7
La tête éclatée	29
L'attentat contre F	51
Paul Hurt	91

1998

Le cœur sur la main	99
Corps dés/art/iculés	215
Les organes migrants	373
Parties sur glace	451
Intériorités crues	611
La chair cosmopolite	649

1996

PROLOGUE

L'histoire de l'art occidental est celle d'un massacre.
Louis ART/HO, *Petite dissection de l'art occidental,*
précis d'art organique, Introduction, ii.

BANGKOK, 4 AOÛT, 21 H 17

Deux corps nus.

Des verres fumés couvrent les yeux. Les bouches édentées sont des trous noirs que les joues creuses ne parviennent pas à fermer. Des sécrétions ont séché sur le bord des lèvres.

La maigreur des deux cadavres pourrait faire croire qu'il s'agit de victimes habituelles de la prostitution. À Bangkok, la chose est courante. Des milliers d'enfants disparaissent chaque année dans les commerces de la ville. On retrouve leurs corps un peu partout, au fond des ruelles ou flottant sur les *khlongs*, ravagés par la drogue, les mauvais traitements et les maladies mal soignées.

Deux corps de plus. Rien pour inquiéter les autorités. Les statistiques continuent de progresser selon les prévisions. D'autres enfants viendront les remplacer. Ils sont des milliers, dans les campagnes et les villages, qui attendent de prendre la relève. Des réseaux de rabatteurs assurent un approvisionnement régulier, sous la supervision intéressée des militaires.

Ces deux dépouilles sont particulières, cependant. Tout d'abord, il y a leur peau, dont la pâleur extrême, même pour un Occidental, rappelle les vampires exsangues des films d'Hollywood.

Et puis, il y a l'affaissement général de leur corps, comme si le tronc et les membres avaient brusquement été dégonflés.

Une entaille, refermée avec des points grossiers, part de la gorge et descend jusqu'au pubis. Deux autres, perpendiculaires à la première, traversent le ventre : l'une à la hauteur du diaphragme, l'autre au bas de l'abdomen.

Des entailles parcourent également les bras et les jambes dans le sens de la longueur.

Au milieu du front, un signe est gravé dans la peau. Un Y coupé de deux barres transversales, le symbole du yen, est inscrit à l'intérieur d'un cercle.



John Paul Hurtubise voit la scène comme s'il flottait au plafond.

À côté du lit où gisent les corps des enfants, un homme se débat, retenu par deux policiers qui l'empêchent de se jeter sur les dépouilles.

L'homme lui ressemble étrangement. Il hurle deux noms. Marc. Lynn...

La main gauche du jeune garçon est crispée sur un tamagochi. Dans les cheveux de la fille, les barrettes font deux taches rouges qui tranchent sur le noir des cheveux.

Hurtubise voit un troisième policier prendre l'enveloppe posée sur une chaise, en extraire une feuille pliée en quatre, l'ouvrir et lire le message qui y est écrit.

L'homme qui gesticule cesse brusquement de hurler et de s'agiter. Figé, il cligne des yeux à plusieurs reprises et secoue légèrement la tête, comme pour éclaircir son regard. Les traits de son visage se durcissent.

Les deux policiers le regardent, surpris.

C'est sur un ton froid, complètement détaché, qu'il demande à voir le message.

Après avoir lu les quelques mots, il se dirige posément vers la chaîne stéréo, à l'autre bout de la pièce, et met en marche le lecteur de cassettes.

Quelques secondes plus tard, une voix féminine retravaillée électroniquement brise le silence.

Cher Monsieur Hurtubise...

Étant vous-même un professionnel, vous comprendrez que je ne peux fermer les yeux sur vos récentes initiatives. Vous avez ruiné une opération d'envergure. Des correctifs énergiques s'imposent. Si je ne réagissais pas avec la vigueur requise, des concurrents pourraient y déceler un aveu de faiblesse, des subordonnés y voir une ouverture...

En conséquence, vous devrez, d'ici trois jours, avoir coupé tout lien avec vos parents, vos amis et vos collègues de travail. Passé ce délai, les personnes entretenant des relations avec vous subiront le même sort que vos enfants. Elles et leurs proches...

Si cela peut vous être d'un quelconque réconfort, sachez que tout se passera entre gens civilisés. Ce sont des compatriotes à vous, des Américains, qui ont passé les commandes auxquelles sont destinés les organes de vos enfants. Quant à la moelle osseuse, au tissu cérébral, aux ligaments, au cartilage et au sang, ils sont déjà en route vers un laboratoire américain. Un de nos clients réguliers.

J'oubliais... Il vous est interdit de vous suicider. Dans une telle éventualité, tous vos parents et amis seraient éliminés.

Bien sûr, si votre employeur prend l'initiative de procéder lui-même à votre élimination, nous considérerons le geste comme un suicide assisté et nous nous gouvernerons en conséquence.

Si je peux me permettre un conseil, il est hautement préférable que vous suiviez ces instructions à la lettre. Pas tellement pour votre sécurité personnelle que pour celle de vos proches.

Le but de l'exercice est que vous souffriez longtemps. Que vous passiez le reste de votre vie seul, à craindre d'approcher les gens de peur qu'eux ou leurs proches soient éliminés. Vous serez un exemple vivant de ce qui arrive à ceux qui s'opposent à nous.

En attendant que nos chemins se croisent de nouveau, mes meilleurs vœux de longue vie vous accompagnent.

Le regard d'Hurtubise suit avec fascination les moindres gestes de son sosie.

Ce dernier écoute calmement le message pour ensuite entreprendre un examen méthodique de la chambre d'hôtel.

Est-ce un rêve ?...

Hurtubise n'a pas le temps d'approfondir la question. Subitement, tout se brouille. Il a l'impression de s'enfoncer dans un entonnoir, de tourner de plus en plus vite, puis il s'évanouit.

LES RÉSIDUS

Le but secret de l'art occidental est d'exorciser le corps humain, de désacraliser sa représentation et de la détruire pour ensuite se réapproprier le corps lui-même comme matériau plastique.

LOUIS ART/HO, *Petite dissection de l'art occidental, précis d'art organique*, Introduction, ii.

MONTREAL, 4 AOÛT, 9 H 31

L'homme qui lui ouvrit la porte était mort depuis plusieurs années.

Officiellement, il était décédé sous le nom de Horace Blunt. Dans les dossiers des rares agences de renseignements qui avaient eu connaissance de son existence, toutes les traces de sa véritable identité et de sa couverture avaient été purgées des dossiers. Nicolas Strain pouvait poursuivre sa vie avec une assurance raisonnable de ne pas être inquiété.

— Madame Ogilvy ! fit-il. En personne à Montréal ! À moins que ce soit Lady. Ou F...

— Alors, quoi de neuf ?

— Pas de nouvelles victimes depuis plus d'un mois.

Strain faisait référence à la vague d'enlèvements et de disparitions qui avait récemment frappé les villes de Québec et Montréal. Quelques victimes avaient été retrouvées avec un rein ou une cornée en moins. Quelques autres, moins chanceuses, avaient été vidées de tout organe utilisable ; on avait découvert leurs carcasses saccagées dans des ruelles, avec un signe gravé au couteau sur le front : le symbole du dollar à l'intérieur d'un cercle.

Pour le reste des disparus, tout laissait croire qu'ils avaient également été victimes du gang des extracteurs, comme l'avaient surnommé les journaux. Mais ils n'avaient jamais été retrouvés.

La Presse avait publié un article qui faisait le relevé des victimes connues et supposées des enlèvements. Le titre s'étalait sur cinq colonnes : QUI ARRÊTERA LE GANG DES EXTRACTEURS ?

L'expression avait fait fureur, portée par l'inquiétude qui s'était installée dans la population. Pendant quelques mois, les enlèvements avaient continué, au mépris des efforts de l'ensemble des corps policiers. Puis cela s'était arrêté net. Environ une semaine à peine après la création de l'unité spéciale sur les crimes biologiques. On n'avait jamais su le rôle exact joué par ce groupe spécial d'intervention dans la résolution de l'affaire. Il n'y avait pas eu de conférence de presse tapageuse pour annoncer des arrestations. On n'avait jamais identifié publiquement les membres du supposé « gang des extracteurs ». Tout simplement, les enlèvements avaient cessé.

Plusieurs rumeurs avaient couru, toutes démenties par les autorités. Non, ce n'était pas un tueur en série que l'on avait secrètement choisi d'éliminer pour faire l'économie d'un procès. Non, ce n'était pas la mafia russe qui travaillait pour le compte de riches Arabes en manque de cheptel pour leurs harems. Non, il n'y avait pas eu de *cover up* sur des enlèvements faits par des extraterrestres utilisant des humains pour faire d'horribles expériences...

Après quelques mois de spéculations débridées, l'absence de victimes fraîches avait atténué l'intérêt des médias. Ils avaient alors canalisé la curiosité et l'indignation du public vers d'autres scandales, d'autres horreurs.

— Toujours rien sur les auteurs des enlèvements ? demanda F.

— Ils piétinent.

— Ils ont probablement déménagé leurs opérations en dehors de la province.

— C'est aussi ce que je pense.

— Au moins, ça va permettre à Lefebvre de consolider sa position. L'unité de surveillance des crimes biologiques va obtenir tout le mérite de l'arrêt des enlèvements.

— Aucun indice que ce soit relié à l'affaire de Thaïlande ?

— À part la ressemblance du signe, rien.

Elle ouvrit son porte-documents en cuir et en sortit une enveloppe.

— Voici les derniers papiers officiels, fit-elle.

Nicolas Strain ouvrit l'enveloppe jaune qu'elle lui tendait, en sortit le passeport. Il était au nom de William T. Kelvin.

— Donc, j'existe, dit-il.

— Il ne faut pas croire tout ce qui est écrit, répliqua la femme, avec un sourire.

Acte de naissance, cartes d'assurance sociale et d'assurance-maladie, comptes bancaires, tous les papiers étaient au même nom.

— Il ne manque rien, fit F. Vous pouvez vérifier.

— Je vous fais confiance.

Après les attentats terroristes qui avaient marqué Montréal et failli déclencher un affrontement entre les grandes puissances, Strain avait bénéficié d'un traitement de réinsertion. En plus de pouvoir récupérer son ancienne identité, il avait hérité d'une nouvelle garde-robe, d'un nouveau look, d'une légère intervention de chirurgie plastique et de lentilles cornéennes teintées...

Même si son apparence avait significativement changé, il avait coupé tout contact avec la plupart de ses relations antérieures. Kathy, ses deux nièces, quelques personnes de l'Institut ainsi que de rares amis avaient été mis dans la confiance. Pour eux, malgré son changement officiel d'identité, il était demeuré Blunt. Pour les autres, il avait disparu.

Le plus difficile avait été de renoncer à fréquenter les cafés où se rassemblaient les joueurs de go. Après quelques mois passés à rester chez lui, à sortir presque uniquement le soir et à rencontrer de rares amis, il avait demandé à F de lui procurer une deuxième identité. Il avait envie de voyager et ce serait bête d'attirer l'attention sur Nicolas Strain.

— Je vais voir ce que je peux faire, avait-elle répondu. Mais à part les voyages, de quelle façon comptez-vous occuper votre temps ?

— Je vous vois venir. Il n'est pas question de travailler pour l'Institut. Terminé, le travail de terrain. J'ai promis à Kathy.

— Je pensais à quelque chose plus dans vos cordes. Une sorte d'étude... de recherche...

— Une étude ?

— Sur l'évolution des mafias internationales.

— Quel genre d'étude ?

— J'aimerais avoir votre idée sur leur développement, sur le type de relations qu'elles établissent entre elles. Une sorte de portrait d'ensemble pour voir dans quel sens c'est en train de se développer.

— Je travaillerais chez moi ?

— Vous avez un ordinateur, vous avez un modem, vous êtes relié à toutes les banques de données que vous voulez par le biais de l'Institut... qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Trois mois avaient passé sans qu'elle aborde le sujet de son changement d'identité. Entre-temps, Blunt s'était pris d'intérêt pour sa recherche. Il avait soumis un rapport préliminaire, puis un autre, plus développé, accompagné d'une proposition de plan d'intervention.

— J'ai lu votre dernière synthèse, dit F, en jetant un regard au chat qui mordillait le tapis.

— Et alors ?

— Vous avez raison. C'est beaucoup plus qu'une simple expansion. Ils se spécialisent, se partagent les territoires...

— La plupart des pays seront incapables de s'opposer à eux.

— S'il faut qu'ils se mettent à négocier des alliances et à s'organiser de façon systématique sur le plan international...

Blunt, dont le regard s'était également fixé sur le chat, resta un moment sans répondre.

— Du nouveau sur Body Store ? finit-il par demander.

— Hurtubise a fait du bon travail. La filière Miami-Bangkok est rayée de la carte. Mais ça va être difficile de remonter plus loin : ils ont eu le temps de détruire tous leurs dossiers avant qu'on arrive.

— Les arrestations ?

— On ne peut pas espérer grand-chose de ce côté-là. La plupart des suspects ont déjà été éliminés à l'intérieur de la prison. Les autres se sont évadés.

— Et Hurtubise ?

— Claudia est à Bangkok avec lui. Ils n'ont pas encore retrouvé les enfants. Elle est censée me faire un rapport en fin de soirée. Avec les douze heures de décalage, elle devrait appeler dans une heure ou deux.

Elle jeta un coup d'œil au sac à main qu'elle avait posé par terre, à côté d'elle. Une vraie bénédiction, ces sacs format géant. Les spécialistes de l'Institut avaient pu y dissimuler sans peine un système de communication tout en laissant suffisamment d'espace libre pour le contenu habituel de ce genre d'accessoire.

— Ça n'aurait pas été plus sage de le rapatrier sans attendre ?

— Avec ses enfants disparus ?... J'aimais autant le laisser là-bas avec quelqu'un pour le surveiller, plutôt que de l'obliger à disparaître dans la nature pour pouvoir continuer à les chercher.

— Et son rapport ?

— Claudia va s'en occuper.

BAR HARBOR, 10 H 15

John Tate avait accepté sans se faire prier que la réunion se tienne chez lui, à sa propriété de vacances de Bar Harbor. Cela lui avait permis de déjeuner en tête à tête avec le Président.

Tate écarta le rideau et aperçut un des agents des services secrets qui patrouillaient le parc. Dans l'entrée, la limousine du général Morton Kyle arrivait. Bill Mosley, le directeur de la CIA, et Keyshawn Black, le secrétaire d'État, discutaient déjà au salon. Il n'y avait que Snow, du FBI, qui n'avait pu venir.

La réunion pourrait commencer dans quelques minutes. Il était temps d'aller chercher le Président.

Ce dernier, qui était arrivé la veille, avait profité de l'occasion pour échapper à la faune de Washington et s'offrir du temps libre avec sa nouvelle maîtresse, une jeune artiste qu'il avait rencontrée lors d'un dîner-bénéfice pour le Metropolitan Museum.

— Messieurs, fit le Président, je vous remercie de vous être déplacés. Je sais que votre temps est précieux, alors, si vous le voulez bien, nous allons entrer immédiatement dans le vif du sujet.

Il se tourna vers le directeur de la CIA qui était confortablement enfoncé dans son fauteuil.

— C'est vous, Bill, qui avez demandé la réunion. Je vous laisse nous présenter le problème.

Ce dernier retira sa pipe de sa bouche, la déposa dans un cendrier et se pencha pour prendre son porte-documents. Il en retira une série de dossiers qu'il distribua aux autres participants.

— Ça ne peut plus durer, fit-il. Elle sabote des opérations que nous avons mis des années à monter, elle infiltre les autres agences, elle essaie de pénétrer nos systèmes informatiques et de recruter nos meilleurs agents...

— Vous voulez parler de la directrice de l'Institut, je présume ? fit le Président.

— Qui d'autre ?

— Et ce dossier ?

— Une compilation de toutes ses interventions – je parle de celles connues – sur le territoire américain. Techniquement, seul le FBI a juridiction pour...

— Vous voulez dire que vous surveillez ses opérations ?

— Ce n'est pas nécessaire, elle est continuellement dans nos plates-bandes... Il faut faire quelque chose.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Le plus simple, intervint Kyle, serait de dissoudre l'Institut.

Mosley jeta un regard en direction du militaire, satisfait de voir qu'il jouait son rôle à la perfection.

— Elle a tout de même empêché une confrontation majeure, répliqua Tate.

Le directeur de la National Security Agency connaissait les relations privilégiées que le Président entretenait avec la directrice de l'Institut et il ne voulait pas avoir l'air de la lâcher trop tôt.

— Une confrontation que votre ami le général Kordell avait orchestrée, ajouta Black, en s'adressant à Kyle.

— Peut-être, répliqua abruptement ce dernier. Mais pouvez-vous me dire ce qu'elle a fait d'autre ?

— De l'obstruction systématique au projet *Safe House*, ironisa Mosley.

— Ça ! explosa le général Kyle. Vous pouvez en parler. Je suis sûr que c'est elle qui a coulé les informations qui circulent sur le Net.

— Vous avez des preuves ? demanda le Président.

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit ? répondit le militaire. Tout le monde est d'accord sauf elle. Même après l'entente signée entre Reno et Christopher, elle a continué à dénoncer le projet à chacune de nos rencontres !

Le Président jeta un long regard vers Kyle avant de se pencher pour prendre une poignée de bonbons, dans le plat posé sur la petite table, au centre des fauteuils.

— Vous oubliez le plus important, fit brusquement Black, sur le ton professoral qu'il adoptait chaque fois qu'il croyait nécessaire de marquer des points. Elle se mêle continuellement de politique. Plusieurs sources m'ont affirmé qu'elle subventionnait secrètement toutes sortes de groupes de pression à tendance socialiste. Sans compter son opposition à la libéralisation de l'économie mondiale. À l'entendre, nos compagnies devraient se plier à toutes les lubies politiques, sociales ou écologiques des pays avec lesquels elles font affaire.

Mosley et Kyle échangèrent un bref regard de satisfaction. Leur opération de désinformation avait bien fonctionné.

— Pour tout dire, conclut le secrétaire d'État, sur un ton qui se voulait sobrement indigné, je la soupçonne d'être socialiste.

— Est-ce que vous suggérez de la faire sauter à cause de ses opinions politiques ? demanda doucement Tate.

Cette fois, Black ne réussit pas à maintenir son image d'objectivité érudite.

— On ne peut quand même pas tolérer une... une communiste à la tête d'un de nos services secrets !

— Je suis bien d'accord, approuva Kyle. Il faut éliminer l'Institut.

— Il n'est pas question d'éliminer ou de faire sauter quoi que ce soit, répliqua Mosley, sur un ton ferme mais

apaisant. Ou qui que ce soit... Je conviens cependant que l'Institut ne peut pas continuer à opérer comme il le fait, sans contrôle et en ignorant toutes les juridictions. Ce qu'il faut, c'est une véritable coordination.

— L'Institut n'opère pas hors de tout contrôle, précisa sèchement le Président. Il y a un comité qui supervise ses actions.

— Un comité ? Quel comité ? demanda Kyle. Je n'ai jamais entendu parler de comité.

— Est-ce que ce sont des gens qui ont de l'expérience dans le domaine du renseignement ? ajouta Mosley.

Sa question signifiait en réalité : pourquoi la CIA n'est-elle pas membre de ce comité ?

— La composition du comité et son existence même doivent demeurer secrètes. Si jamais...

— Monsieur le Président, fit le secrétaire d'État. Est-ce que j'ai bien compris ? Il y a un comité secret, dont personne ne connaît l'existence, et qui est le seul à savoir ce que fait l'Institut ? Je rêve ou quoi ?

— Je pense plutôt que vous venez de vous réveiller, répliqua le Président.

Black était l'homme des républicains. Sa nomination avait été le résultat d'un troc pour acheter le vote du Congrès sur toute une série de projets de loi.

— Je dois ajouter, reprit le chef de l'État, que je suis également au courant de ce que fait l'Institut. Ça devrait vous rassurer, non ?

— Imaginez que ça se retrouve dans les journaux, insista le secrétaire d'État. « Le pays dirigé par un groupe secret. Superagence clandestine à son service. »

— L'Institut n'est pas au service d'un groupe secret, mais du président démocratiquement élu, répliqua le Président.

— Je vois déjà les titres dans le *Post* et le *New York Times*, renchérit le secrétaire d'État : *Gestapo high-tech. Garde présidentielle clandestine... Le Président au-dessus des lois.*

— Il n'a pas tout à fait tort, fit Mosley. Avec les scandales des dernières années, ça crée un effet d'accumulation.

— Moi, je maintiens qu'il faut la faire disparaître, reprit le militaire.

— La directrice ou son agence ? ironisa Tate.

— Les deux !

— Il n'est pas question de supprimer l'Institut, répliqua le Président.

— Il faut au moins une commission sénatoriale, reprit le secrétaire d'État. Des audiences publiques pour que l'Institut fasse rapport de ses activités. Si on prend l'initiative de rendre les choses publiques avant que ça nous saute dans la figure, ça passera pour une volonté de transparence. Pour votre image, ce serait parfait.

Mosley et Kyle ne purent s'empêcher de sourire. Si jamais la suggestion du secrétaire d'État était retenue, cela équivalait pour l'Institut à une dissolution par voies détournées. Soumise aux questions des sénateurs et à l'attention des médias, l'organisation verrait ses énergies accaparées par d'innombrables comparutions et rapports, ses agents être exposés publiquement, ses opérations en cours scrutées à la loupe, ses contacts dévoilés...

— C'est hors de question, trancha le Président. Mon cher Black, les services secrets, par définition, sont secrets. N'importe lequel de vos ex-présidents pourra vous l'expliquer.

— Le Président a raison, fit Mosley. Je pensais plutôt à un comité de coordination avec les principales agences.

— La CIA, le NSA et le FBI, compléta Tate.

Puis, voyant le regard inquisiteur que lui jetait Kyle, il ajouta, pour temporiser :

— On pourrait y joindre le président du Joint Chiefs of Staff. Quatre personnes, ce n'est tout de même pas exagéré !

— Ça ne réglerait pas tout, concéda Mosley, mais ça permettrait d'aplanir certains conflits de juridiction.

Le Président se leva de son fauteuil et se dirigea vers la fenêtre.

— C'est peut-être une idée, fit-il, tout en continuant de leur tourner le dos. Je vais voir ce que je peux faire.

Puis il se retourna.

— Mais vous allez commencer par cesser vos fuites dans les journaux. Et je ne veux même pas savoir qui a fait quoi, ajouta-t-il, pour couper court aux protestations. Si la moindre chose sur l'Institut ou le comité de supervision se

retrouve dans les journaux, mon premier geste sera d'avoir votre peau. À tous les quatre... Je veux que vous preniez les moyens pour que ça cesse.

Kyle et Mosley se regardèrent puis se tournèrent vers Tate. Deux jours avant, ce dernier avait dîné avec eux. La position conjointe de la CIA, du FBI et du Pentagone lui avait alors été annoncée : F devait disparaître. Ils lui donnaient un mois pour faire accepter la chose au Président. Puisqu'il était son homme de confiance, à lui de lui faire entendre raison. S'il ne réussissait pas, un autre plan avait déjà été établi. Il avait un seul inconvénient : l'élimination de la directrice de l'Institut serait moins discrète.

Black était en train de nettoyer ses lunettes. Tate répondit aux autres d'un léger hochement de tête et les entraîna vers la sortie. Ils poursuivraient la réunion dans un contexte plus favorable, où ils pourraient faire jouer plus ouvertement l'ensemble de leurs arguments.

Seul dans la pièce, le Président continuait de regarder la mer par la fenêtre tout en se demandant comment il allait se tirer de cette situation.

Il devait faire quelque chose, mais il se voyait mal se priver de l'Institut. Même si la directrice le mettait souvent hors de lui, il savait pouvoir se fier à elle pour lui donner l'heure juste. Sans compter qu'elle voyait plus loin que les autres.

C'est vrai qu'elle avait été particulièrement intraitable à propos de *Safe House*. Elle refusait d'accorder le moindre mérite au projet. Mais enfin...

Il devait justement la voir dans les prochains jours. Peut-être aurait-elle une idée ?

MONTREAL, 10 H 48

— Deux ans de travail ! fit Blunt, avec dépit.

Ce qui devait être une opération majeure avait tourné en victoire à la Pyrrhus. Après avoir démantelé la filière Miami-Bangkok, ils se retrouvaient dans un cul-de-sac.

Bien sûr, ce n'était pas un échec total. Des centaines, peut-être des milliers de petites Thaïlandaises et de petits Thaïlandais seraient épargnés – pour un temps. Dans les

mois à venir, il y en aurait moins qui, après avoir été utilisés dans les bordels de Bangkok, iraient finir leur enfance dans les réseaux de pédophiles européens. Il y en aurait moins qui seraient débités pour que leurs organes servent à réparer des enfants de leur âge, aux États-Unis.

Mais c'était temporaire. L'organisation qui avait mis sur pied ces trafics était intacte. Et elle n'avait pas tardé à répliquer.

Dans les prisons de Bangkok, commanditer un meurtre était une opération aussi banale qu'envoyer un message à l'extérieur ou s'acheter des cigarettes. Il suffisait d'avoir l'argent requis.

En l'espace de trois jours, la plupart des personnes arrêtées – ou qui auraient pu être incriminées – avaient été assassinées. Les autres suspects avaient disparu de la prison à haute sécurité où ils étaient détenus et cinq des témoins importants avaient été liquidés. Les représentants de la justice se retrouvaient sans témoins et... sans accusés à poursuivre.

Ensuite, les représailles proprement dites avaient commencé. En moins de huit heures, quatre membres de l'équipe d'intervention policière avaient été victimes d'accidents. Puis, à des milliers de kilomètres de là, les enfants d'Hurtubise avaient été kidnappés, en plein jour, au moment où ils sortaient de leur résidence de Beaconsfield, à Montréal.

— Vous ne savez toujours pas ce qu'il a découvert ? reprit Blunt.

— Il a trouvé des documents qui expliquent leur mode d'organisation. Il a aussi parlé d'un diagramme sur leurs principales ramifications internationales.

— Et vous ne savez pas où il les a cachés ?

— Les documents ? Dans sa tête. Il les a tous mémorisés.

— Tous ?

— Il a ce genre de mémoire. En blaguant, il a dit à Claudia qu'il avait un deuxième cerveau à l'intérieur du crâne qui enregistrerait tout sans qu'il s'en aperçoive.

— Mémoire eidétique ?

— Possible. Mais on n'a pas eu le temps de le vérifier. Claudia s'en est rendu compte à Bangkok en faisant le

dernier débriefing. Il lui a parlé de sa mémoire pour expliquer la fidélité invraisemblable du compte rendu de ses conversations.

— Elle n'a pas pensé à l'enregistrer ?

— Elle l'a fait pour le débriefing mais, avec ce qui venait d'arriver aux enfants, elle n'a pas insisté pour qu'il récite les documents.

— Toute cette information qui se promène dans le décor...

— Si je lui avais ordonné de revenir, il aurait disparu et on se le serait mis à dos. Ça revenait à faire une croix sur les informations qu'il détient. Tandis qu'avec Claudia pour le superviser...

Blunt se concentra sur le jeu de go.

— On a quand même gagné une bataille, non ? fit F, après un moment.

Sa voix manquait cependant de conviction.

— Oh oui ! Une brillante victoire ! ironisa Blunt. On a tout bien nettoyé notre petit coin de territoire ! Évidemment, en échange, on a perdu l'initiative sur tout le reste du jeu, mais ça...

— Je sais que vous étiez contre une opération immédiate, répondit F, avec une certaine impatience. Mais je n'avais pas le choix. Il me fallait des résultats.

— Le budget ?

— S'il n'y avait que ça ! La pression des autres agences est de plus en plus forte. Ils ne me pardonnent pas mon opposition à *Safe House*. Depuis deux semaines, ils laissent filtrer des informations dans les médias, comme quoi le Président se paie une agence privée qui échappe à tous les contrôles. Ils ressortent même le spectre de l'Irangate !... Avec le nettoyage de Body Store, comme vous dites, je devrais avoir la paix pour quelques mois.

— Ça ne durera pas.

— Je sais.

Mic continuait de mordiller le coin du tapis avec ardeur. Blunt se pencha pour éloigner le chat d'un geste de la main.

— De la laine, expliqua-t-il. J'ai tout essayé pour l'arrêter. C'est peut-être l'odeur...

Son regard dérivait ensuite vers le jeu de go et y demeura fixé, comme s'il s'en servait pour se replier à l'intérieur de lui-même. F avait appris à respecter ces pauses.

— Pour Body Store ? reprit Blunt, après un moment. Qu'est-ce que vous envisagez ?

— Il y a peut-être une piste du côté de l'Europe. La Belgique...

— Trafic d'organes ?

— Quelque chose du côté des réseaux de pédophiles.

— Vous n'allez pas commencer à m'expédier partout sur la planète ?

La forme interrogative de la phrase atténuait à peine le ton de la protestation de Blunt.

Il releva lentement les yeux du jeu.

— J'ai déjà quelqu'un sur place, répondit F.

— Sam ?

— Oui. Et puis, de toute façon, Montréal est l'endroit rêvé pour vous : la porte d'entrée sur les États-Unis par la réserve des Mohawks, aux premières loges pour voir les tractations des mafias internationales et des motards, la plaque tournante du trafic de drogue et du blanchiment d'argent pour l'Amérique... Je n'allais quand même pas vous priver du spectacle !

Blunt ramena son regard vers le goban.

— Et pour la propriété de Massawippi ? demanda-t-il.

— Procédez.

Avec ce simple mot, elle venait de lui donner son assentiment au plan qu'il avait élaboré et qu'elle avait pris en délibéré depuis un mois.

Pour contrer l'internationalisation des mafias qui s'annonçait, croyait Blunt, il fallait de nouveaux moyens, une nouvelle organisation qui se consacrerait exclusivement à cette tâche, à l'abri de toute tracasserie politique et du lobby des multinationales.

— J'ai une rencontre avec le Président dans une semaine ou deux, poursuivit F. Je vais lui présenter les grandes lignes du projet. Mais je n'ai pas l'impression qu'il va être très enthousiaste.

— Raison de plus pour s'y prendre tout de suite.

— Il y a les autres, aussi. S'ils ont vent de ce qu'on prépare, ça va être l'hystérie.

F faisait référence aux autres agences, particulièrement à la CIA et au FBI. Sa proposition équivalait à mettre définitivement l'Institut hors de leur atteinte.

— Déjà, ils ne me pardonnent pas mon opposition au transfert des armes douces dans les corps de police, ajouta-t-elle, en se levant du fauteuil. Enfin!... Je vous laisse à votre problème de go. Il faut que je sois à Dorval dans une heure.

BANGKOK, 23 H 19

Dans une riche résidence située près de la rue Phloen Chit, à proximité de l'ambassade d'Israël, une femme se détourna de la série d'écrans incrustés dans le mur et se leva. Elle dépassait de plus d'une tête le jeune Thaï qui se tenait debout entre elle et la porte-fenêtre.

— Je suis satisfaite, dit-elle.

Le jeune homme ne pouvait empêcher son regard de se fixer sur la déléguée spéciale. Son corps athlétique, moulé par une combinaison noire, exerçait sur lui une fascination contre laquelle il avait peine à se défendre.

Dans l'organisation, la femme était connue par son titre de déléguée spéciale ou encore sous le pseudonyme de Queen Bee. Seules quelques personnes connaissaient le vrai nom de Ute Breytenbach et aucune d'elles n'était en Thaïlande.

— Et quand je suis satisfaite, poursuivit la femme, en continuant d'avancer vers lui, j'aime bien que les gens autour de moi le soient.

Le jeune homme détourna les yeux, tout à coup mal à l'aise.

— Il y a un moment que je m'intéresse à vous, reprit la femme.

Une lueur d'affolement apparut dans le regard du jeune homme. Ses yeux bougeaient sans cesse, revenant une fraction de seconde vers le corps moulé de noir qui avançait vers lui, pour ensuite repartir dans toutes les directions.

Il circulait d'innombrables histoires sur la déléguée spéciale et, surtout, sur ce qu'il advenait de ceux qui béné-

ficiaient de son attention. Il n'avait pas envie de faire partie de ces histoires.

— Ne vous faites pas d'idées, reprit la femme, sur un ton ironique, en arrivant devant lui. Je n'ai ce genre d'intérêt que pour les hommes qui peuvent me regarder dans les yeux... pas le bout des seins.

Le jeune Thaï rougit, cherchant à éviter de fixer la poitrine qui s'était immobilisée à quelques centimètres devant son visage.

— Une enveloppe contenant dix mille dollars sera livrée chez vous dans les minutes qui viennent.

Le jeune spécialiste en surveillance électronique avait bien mérité son salaire. La retransmission de la perquisition par les caméras cachées avait été parfaite. Les différents angles de prise de vue avaient permis d'identifier les membres de l'équipe d'intervention. En prime, elle avait pu suivre en direct les réactions de l'agent américain.

— Dix mille dollars US, ajouta-t-elle. Vous pouvez disposer.

Quand elle fut seule, la femme enleva sa perruque ainsi que le masque de latex qui lui couvrait le visage. Tout en s'examinant dans le miroir, elle ne put s'empêcher de sourire. Encore une anecdote qui allait enrichir la légende de Queen Bee.

Finalement, les choses n'avaient pas trop mal tourné. En moins d'une semaine, elle avait réussi à reprendre la situation en main, à faire le ménage et à contrôler les retombées. Pour ce faire, il avait fallu passer par-dessus la tête de Bréhal. Mais cela aussi, c'était une bonne chose. Il avait tendance à se croire trop important.

Une copie du film serait acheminée aux directeurs des différentes filiales de l'organisation. Sa diffusion ferait une excellente publicité. On verrait qu'elle prenait au sérieux les problèmes de sécurité.

Un détail tracassait pourtant la déléguée spéciale. Après la crise du début, l'agent américain était brusquement devenu impassible. Il avait alors écouté le message avec le détachement froid d'une machine pour ensuite fouiller l'appartement de façon méthodique. Ce n'était que plusieurs minutes plus tard qu'il s'était effondré.

Malgré son entraînement à déchiffrer la physionomie des gens, elle n'avait alors rien pu lire sur ses traits. On aurait dit un visage vidé de toute émotion. Sans doute un effet du choc, songea-t-elle. Une sorte d'anesthésie temporaire... Intéressant.

Plus tard, elle aurait tout le temps de spéculer sur le sujet. Dans l'immédiat, il lui fallait poursuivre les repré-sailles contre l'équipe américaine d'intervention et déstabiliser l'Institut. Mais, avant tout, elle devait s'occuper du responsable de la sécurité pour le Sud-Est asiatique. C'était son laisser-aller qui avait causé ce gâchis.

Pour ce dernier, le plus simple était de l'expédier au château que Bréhal avait mis à sa disposition pour l'été. C'était déjà un accroc à ses règles que d'être impliquée aussi près du théâtre d'une opération ; autant ne pas courir de risques supplémentaires en prolongeant son séjour en Thaïlande. Au château, elle aurait tout le loisir de faire la mise au point qui s'imposait.

Ensuite, elle s'occuperait d'Hurtubise. Cela promettait d'être intéressant. Ce serait une excellente façon de tester la réaction des Américains. S'ils l'abandonnaient, comme elle le prévoyait, elle ferait en sorte que la chose se sache dans toute l'organisation. Les membres tentés de trahir y penseraient à deux fois.

Elle s'arrangerait aussi pour que la nouvelle parvienne à toutes les organisations avec qui elle entretenait des contacts. Cela renforcerait son prestige et, surtout, cela encouragerait les autres à faire de même. Si le procédé des repré-sailles se généralisait, non seulement les agences américaines s'en trouveraient affaiblies mais, à chaque attentat, les soupçons seraient dispersés sur une foule de candidats possibles.

« Bon, assez travaillé », se dit-elle. Après la semaine qu'elle venait de passer, elle méritait un peu de détente. Une visite dans les discothèques réfrigérées de Bangkok serait une excellente façon de commencer la nuit.

En mettant son vison, elle ne put s'empêcher de sourire. Le froid semblait pour les Thaïs l'ultime bien de luxe. Les touristes non avertis qui empruntaient les autobus climatisés en ressortaient transis. Mais ce n'était rien comparé à

la température qui régnait dans les discothèques les plus luxueuses. L'air ambiant se maintenait à une température qui justifiait amplement les femmes de la haute société d'y porter leurs fourrures.

NEW YORK, 20 H 33

F avait fait une pause pour prendre un porto. Son regard flottait au-dessus de Manhattan.

Malgré les pressions discrètes mais répétées du Président, qui aurait préféré l'avoir à portée de la main, elle avait toujours refusé de déménager les bureaux de l'Institut à Washington.

Sur l'écran de l'ordinateur, le dossier Body Store se referma de lui-même, l'ordinateur n'ayant décelé aucune présence devant l'écran depuis trente secondes. La directrice eut une moue agacée : pour l'ouvrir, elle devrait réutiliser les codes d'accès et attendre que les lecteurs optiques intégrés à certaines touches du clavier aient identifié ses empreintes digitales.

Le message était arrivé en après-midi avec plusieurs heures de retard, accompagné d'un signal sonore indiquant une priorité Un. Il provenait de Claudia.

Les enfants avaient finalement été retrouvés. Du moins, ce qu'il en restait. La cruauté des représailles confirmait ses craintes. Non seulement les familles des agents n'étaient plus à l'abri, mais les criminels entendaient les utiliser comme exemples pour dissuader ceux qui seraient tentés de faire obstacle à leurs activités.

La transcription du message était suivie d'une description, par les policiers, du comportement surprenant d'Hurtubise pendant qu'il était dans l'hôtel et de l'état de prostration dans lequel il était tombé par la suite.

Après avoir tout relu à deux reprises, F retourna s'asseoir devant l'ordinateur, activa la ligne téléphonique et indiqua de quelle façon elle entendait qu'on donne suite à l'affaire.

- Priorité 1 Protéger Hurtubise et le rapatrier dans les plus brefs délais. Il est essentiel qu'il puisse raconter ce qu'il a découvert. Prenez des arrangements avec la clinique habituelle, en Virginie.

Officiellement, Hurtubise travaillait pour une petite agence qui servait de coupe-piste à l'Institut. Si cela s'avérait nécessaire, il serait facile de se débarrasser de lui. F hésitait toutefois à employer ce type de solution.

D'une part, elle avait pour habitude de ne jamais sacrifier un agent à moins que ce ne soit d'une absolue nécessité ; cette position lui avait d'ailleurs valu, au cours des ans, de nombreux affrontements avec les responsables des autres agences – notamment au sujet de Blunt.

D'autre part, la directrice de l'Institut ignorait toujours ce que Hurtubise avait découvert et il était primordial d'en prendre connaissance au plus tôt. À la clinique, ils réussiraient sûrement à le faire sortir de l'état quasi catatonique dans lequel il se trouvait.

Elle termina par un message pour Claudia.

Priorité 2 Retour à New York. Inutile de t'exposer davantage.
Pour la suite, procéder uniquement à travers des intermédiaires locaux.

Ses directives expédiées, elle ouvrit le dossier contenant les informations qu'elle allait transmettre au Président, lors de leur rencontre.

Cela ne pouvait plus attendre. L'opération contre Body Store montrait non seulement que le mode d'opération des groupes mafieux s'était raffiné, mais que leurs alliances internationales étaient déjà opérationnelles dans plusieurs secteurs.

En Thaïlande, ils contrôlaient l'armée, qui protégeait leur réseau d'acheminement de la drogue. Les militaires assuraient également pour eux la docilité des régions rurales, dont la pauvreté était une condition essentielle à tous les trafics auxquels les paysans devaient se livrer pour survivre, y compris celui de leurs propres enfants.

C'étaient également les groupes criminels qui étaient derrière un grand nombre de projets dits économiques qui étaient en voie de ruiner le pays. Il y avait les mégaprojets immobiliers, pour lesquels il n'existait pas de locataires et dont les structures vides étaient vouées à marquer pendant des années le paysage de la capitale. Il y avait la construction d'autoroutes par remplissage des canaux, qui avait

contribué à provoquer des inondations dans Bangkok, les *khlongs* restants ne suffisant plus à évacuer l'eau des moussons. Il y avait la démolition des temples et des édifices traditionnels pour ériger des tours d'habitation et des édifices commerciaux. Il y avait le pompage systématique de la nappe phréatique à des fins commerciales, qui entraînait un affaissement du niveau du sol et aggravait à sa manière le problème des inondations.

Et puis, partout, il y avait la corruption.

Les groupes criminels pénétraient tous les milieux. Grâce à leur alliance avec la police, ils avaient les moyens d'intimider ou d'acheter n'importe qui sans être inquiétés.

Les médias étaient également infiltrés. Plusieurs des hauts dirigeants étaient soupçonnés de faire partie du crime organisé. Ainsi, la rumeur voulait que le fils d'un baron de la presse ait commis un meurtre en toute impunité, devant une quarantaine de témoins, lors d'une rixe dans une discothèque. L'influence de son père lui avait permis d'échapper à toute poursuite. On racontait qu'il avait recommencé moins d'un an plus tard... et qu'il avait de nouveau échappé au bras de la loi.

En pratique, les groupes criminels contrôlaient le pays.

F referma le dossier. Elle n'avait pas besoin de toutes ces preuves pour être convaincue.

À elle seule, la riposte des groupes criminels à l'opération contre Body Store était révélatrice de leur efficacité. Quatre des enquêteurs, dont deux Américains, avaient été victimes d'accidents : une chute d'ascenseur dans un des hôtels les plus modernes de Bangkok et un camion hors de contrôle qui avait fauché quatre piétons au centre-ville. Sans parler de ce qui était arrivé à Hurlubise...

Plus troublant encore, on avait enregistré l'arrivée simultanée, à Bangkok, de plusieurs assassins professionnels venant de différentes parties du monde et appartenant à des groupes criminels aussi différents que les yakusas, la mafia tchétchène, les *posses* jamaïcains et la Cosa Nostra.

Tout ce beau monde était arrivé à peine vingt-quatre heures avant le grand nettoyage qui avait effacé les traces

de Body Store. Une telle opération supposait un degré assez élevé de coordination entre les mafias. Ou, du moins, entre certaines de leurs opérations.

Il fallait décidément accélérer la mise en œuvre du projet. Elle n'aurait pas le choix d'insister de nouveau auprès du Président, même si elle craignait sa réaction. Ces derniers mois, leurs rapports étaient devenus plus tendus. Surtout depuis qu'elle s'était opposée ouvertement à *Safe House*. Le travail de sape effectué par les autres agences commençait à porter ses fruits.

VIRGINIE, CLINIQUE À LA CAMPAGNE, 8 AOÛT, 11 H 48

L'infirmière se pencha vers le patient. Depuis son admission, il n'avait eu que deux crises. C'était encourageant. Mais il ne se rappelait toujours pas qui il était. Amnésie totale.

Pour compliquer les choses, il lui était arrivé à plusieurs reprises de se comporter comme si quelqu'un d'autre avait pris possession de lui. Selon le psychiatre affecté à son cas, il ne s'agissait pas véritablement d'une autre personnalité, mais plutôt d'un phénomène temporaire de dissociation. Un mécanisme qu'il utilisait pour se défendre contre le souvenir d'événements trop douloureux.

— Vous allez bien, aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Où est-ce que je suis ?

L'infirmière parut surprise. La voix d'Hurtubise était différente, d'un timbre nettement plus grave qu'à l'habitude.

— Écoutez... Je pense que je fais mieux d'appeler le médecin.

— Le médecin ? Qu'est-ce que j'ai ?

Il leva la tête pour examiner le lit où il était, puis se redressa en position assise. Ses yeux firent le tour de la chambre.

L'infirmière saisit le combiné.

— Central. Contactez immédiatement le docteur Segal. Je pense que le 51 est revenu à lui.

— Le 51 ? répéta le patient. Pourquoi est-ce que vous ne m'appelez pas par mon nom ?

— Vous vous souvenez de votre nom ?

— Bien sûr, je suis...

Il hésita un instant, avant de compléter.

— Je suis John Paul Hurtubise. Pourquoi est-ce que vous me posez cette question ?

— Vous avez eu un traumatisme sévère. Vous aviez perdu la mémoire. Le médecin va vous expliquer. Il arrive d'une minute à l'autre.

— Quel traumatisme ?... Je me souviens très bien. J'étais à Bangkok. Nous avons été dans un petit hôtel près de la rue Kao San et... et...

Les souvenirs explosèrent dans sa tête. Il revit les carcasses évidées de ses deux enfants dans la petite chambre... le signe gravé sur leur front...

Lorsque le médecin arriva, Hurtubise avait disparu. Un autre avait pris sa place. Steel.

Il s'était lui-même attribué ce nom, la première fois qu'il s'était manifesté. Il parlait d'Hurtubise comme s'il s'agissait d'une autre personne.

— Pourquoi êtes-vous là ? lui avait demandé l'infirmière.

— Parce que je peux supporter n'importe quoi, avait-il répondu, de sa voix impassible, un peu froide. Et je peux agir. Rationnellement. Ce n'est pas son cas.

— Son cas ?

— Je parle d'Hurtubise.



JEAN-JACQUES PELLETIER...

... a enseigné la philosophie pendant plusieurs années au cégep Lévis-Lauzon. Il siège toujours sur de nombreux comités de retraite et de placement.

Écrivain aux horizons multiples, le thriller est pour lui un moyen d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, zen, guerres informatiques, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques...

Depuis *L'Homme trafiqué* jusqu'à *La Faim de la Terre*, dernier volet des « Gestionnaires de l'apocalypse », c'est un véritable univers qui se met en place. Dans l'ensemble de ses romans, sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

LA CHAIR DISPARUE
est le vingt-troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mars 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« JEAN-JACQUES PELLETIER NE SE BORNE PAS À CONTINUER POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR LA LITTÉRATURE D'ESPIONNAGE : IL LUI DONNE UNE AMPLEUR ET UN SOUFFLE QU'ELLE N'AVAIT GUÈRE CONNUS SOUS NOS LATITUDES. »

NUIT BLANCHE

La Chair disparue

1996... Pour avoir démantelé Body Store, une organisation internationale de trafic d'organes, John Paul Hurtubise a subi de terribles représailles : ses enfants ont été « vidés » de tous leurs organes et ses proches, menacés de mort.

1998... Souffrant du syndrome de « personnalité multiple », Hurtubise, devenu Paul Hurt grâce à l'Institut, se terre dans la région de Québec où il tente d'oublier le passé. Mais voilà : un journaliste offre son cœur – dans une glacière ! – à l'une de ses amies, un artiste fou se met à sculpter dans l'humain, un réseau d'extracteurs sillonne les rues de la ville... Body Store renaîtrait-il de ses cendres ?

F, la directrice de l'Institut, croit plutôt que ces récents événements confirment ce qu'elle redoute depuis deux ans : les mafias s'unissent à l'échelle mondiale, et si personne n'intervient, elles risquent de prendre le contrôle de la planète entière !

TEXTE INÉDIT



16,95 \$

9 782896 153411

Extrait de la publication 10,90 € TTC

